

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 26 (1893)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

ED. KÖENIG. — INTRODUCTION A L'ANCIEN TESTAMENT¹.

L'Allemagne protestante nous a, dès longtemps, accoutumés à recevoir d'elle des manuels d'une incomparable valeur scientifique. Ces dernières années, en particulier, ont vu paraître les premiers volumes de deux grandes collections d'ouvrages théologiques, représentant les diverses tendances qui se partagent le monde universitaire de notre époque. De courageux éditeurs, gens aux reins solides, ne craignent pas d'entreprendre la publication de ces séries considérables de volumes, qui embrassent tout l'ensemble des disciplines de la théologie ; il faut croire qu'ils sont récompensés de leur audace, car on les voit recommencer. Heureux les étudiants auxquels on offre, dans des écrits émanés des plumes les plus autorisées, la moelle même de l'enseignement professoral, et qui, pour préparer leurs examens, n'ont plus à fatiguer leurs yeux et leur cerveau à lire des cahiers mal écrits ! Heureux professeurs, ajoutons-nous, auxquels on accorde de la sorte, et en abondance, le plaisir de pouvoir indiquer à leurs élèves de bons et solides manuels, plaisir que nous connaissons si peu, nous autres professeurs de langue française !

Je fais allusion ici à deux collections importantes, inspirées par deux points de vue critiques différents : d'une part le *Grundriss der theologischen Wissenschaften*, édité par la librairie Mohr de Fri-

¹ *Einleitung in das Alte Testament, mit Einschluss der Apokryphen und der Pseudepigraphen Alten Testaments*. Von Eduard Koenig, Dr. Phil. et Theol., ord. Prof. der Theologie. — Bonn, Ed. Webers Verlag (Julius Flittner) 1893. — XII et 580 pages. Prix : 11 marcs.

bourg en Brisgau, et dont le premier volume, paru en 1891 et dû à la plume du prof. Cornill de Königsberg, traite de l'introduction à l'Ancien Testament. Parmi les collaborateurs de cette première série, je relève les noms de Harnack et Kaftan, de Berlin; Guthe et Heinrichi, de Leipzig. Herrmann, Achelis, Jülicher et Mirbt, de Marbourg, etc. La simple mention de ces noms fera connaître la portée de l'entreprise en question, et aussi, accusera la tendance critique que reflètent les manuels de cette série. La deuxième collection est celle que publie l'éditeur Flittner de Bonn; elle a pour titre *Sammlung theologischer Lehrbücher* et pour auteurs: C. von Orelli et B. Riggenbach de Bâle; Buhl de Leipzig; Meinhold et Sieffert de Bonn; Knoke de Göttingue, etc. Elle représente donc l'école critique modérée. C'est au premier volume de cette série-ci, qui a paru il y a trois mois, l'*Introduction à l'Ancien Testament*, du professeur Edouard König, de Rostock, que je désire consacrer la notice qui va suivre.

Le Dr König est, on le sait, un des hébraïsants les plus réputés de notre temps. Comme grammairien, il est au premier rang, et son *Système de la grammaire hébraïque*, dont le premier volume a paru en 1881, est le résultat de ses recherches approfondies et originales dans ce domaine. Il s'est fait connaître et estimer du monde théologique par des écrits de haute valeur, tels que *La notion de l'inspiration de l'Ancien Testament* (1882) et ses *Problèmes principaux de l'histoire religieuse de l'ancien Israël* (1884). Il a publié, dans une des grandes revues allemandes, une série d'articles relatifs à ce dernier sujet: *Contributions à la reconstruction positive de l'histoire religieuse de l'ancien Israël*. Dans ces articles, comme dans les *Problèmes principaux*, König s'inscrit en faux contre les conclusions de certaines écoles critiques de notre époque qui veulent faire du Dieu monothéiste des Hébreux le produit d'un développement continu, qui aurait commencé au degré le plus inférieur pour en arriver à la notion d'un Dieu esprit transcendant. L'auteur étudie avec une pénétration critique, une sûreté scientifique et un bon sens remarquables, les diverses hypothèses sur lesquelles repose la théorie moderne de l'évolution religieuse d'Israël. Je cite encore ici les *Faux extrêmes de la critique contemporaine*, brochure dans laquelle König relève les exagérations et les conclusions erronées de certaines écoles de notre temps.

Avec l'*Introduction* de König, nous abordons un ouvrage qui, à tous égards, honore grandement la science. Erudition prodigieuse,

richesse des matières traitées, largeur de vues, conception sérieuse de l'isagogique, l'ouvrage est remarquable à tous ces points de vue. Qu'on jette un coup d'œil sur la table des matières, et l'on verra quelle envergure l'auteur a donnée à son œuvre. L'ouvrage comprend quatre parties bien distinctes, que les introductions à l'Ancien Testament présentent rarement réunies et formant un tout compact. C'est, d'abord, une étude des sources et des destinées du texte hébreu de l'Ancien Testament, dans laquelle Kœnig traite de tout ce qui concerne les manuscrits, de leur état plus ou moins parfait de conservation, des causes qui ont entraîné les altérations volontaires ou involontaires apportées au texte ; des témoignages que fournissent les versions sur l'état ancien de ce texte. Il y a là 130 pages, magistralement conçues, destinées aux spécialistes plutôt qu'aux étudiants, et qui répondent de la façon la plus rigoureuse à la tendance actuelle de vouer une attention spéciale à tout ce qui est *lower criticism*, comme disent encore les Anglais. Je suis, pour mon compte, très reconnaissant à l'auteur de la place qu'il accorde à l'exposé des questions de paléographie et d'épigraphie sémitiques, dans la mesure où celles-ci intéressent l'Ancien Testament. Ce sont là des matières sur lesquelles on a, jusqu'à présent, dirigé trop rarement l'attention des étudiants, comme si elles constituaient une étude superflue.

Puis vient l'introduction spéciale aux différents livres de l'Ancien Testament (pages 134-436). Kœnig présente un exposé lucide, bien mené et suffisamment complet, de la question du Pentateuque. L'auteur a adopté, pour les autres écrits de l'Ancien Testament, la méthode de l'*examen par ordre chronologique*, contestable à certains égards, ainsi que nous le verrons plus loin. Il groupe les livres non pas d'après l'ordre du canon hébreu, mais d'après leur *nature*, réunissant tout ce qui est documents historiques proprement dits, puis tout ce qui est d'origine prophétique, et, enfin, tout ce qui a une portée didactique.

La troisième partie de l'ouvrage renferme l'histoire de la triple formation du canon hébreu. Nul ne niera que ce ne soit là un des chapitres les plus embarrassants, mais aussi les plus importants de l'isagogique : les récents travaux de Robertson Smith (1881), de Buhl (1891), de Wildeboer (1891) et de Ryle (1892) le prouvent suffisamment.

A la suite, vient une étude de la littérature apocryphe et des pseudépigraphes de l'Ancien Testament. A elle seule déjà, cette

partie de l'ouvrage constitue un tout d'une grande valeur, que l'on ne rencontre pas ordinairement, dans les manuels isagogiques, et qui est conçu de manière à orienter le lecteur d'une façon très précise et très complète dans ces matières.

Enfin dans une série de paragraphes composant la dernière partie, Kœnig étudie l'histoire et les règles principales de l'interprétation de l'Ancien Testament, chez les Juifs d'abord, chez les chrétiens ensuite.

Si, maintenant, nous examinons l'ouvrage dans son ensemble, et que nous en recherchions les principales qualités de forme et de fond, nous serons tout d'abord frappé de l'extraordinaire érudition qu'il révèle et sur laquelle il est construit. L'auteur a mis en œuvre tout ce que la science de l'Ancien Testament a produit jusqu'ici d'ouvrages généraux ou de travaux de détails, répandus souvent dans des revues plus ou moins accessibles, et que Kœnig a dépouillés avec un soin et une conscience exemplaires. Rien ne lui a échappé, dans ce domaine de la littérature exégétique et isagogique, domaine immense et qui va s'élargissant, se compliquant tous les jours. On éprouve, à cet égard, une impression de bienfaisante sécurité, et l'on ne saurait assez remercier l'auteur de ne s'être pas contenté de produire une œuvre originale, très personnelle et fortement travaillée, résultat de longues années de recherches patientes, mais encore d'avoir ajouté à ses propres labeurs le résultat, soumis à un rigoureux contrôle, du labeur d'autrui. Dans le développement de ses idées, il soumettra donc celles de ses devanciers à un examen des plus minutieux, juste, mais jamais malveillant, et dépourvu de tout esprit de dénigrement. Si je relève ce fait, c'est qu'il n'est, malheureusement, pas rare de voir certains auteurs mêler à leur comptes rendus et à leur critique, ces coups de pointe et ces grains de poivre qui ne sont rien moins qu'aimables et qui, en deux ou trois phrases méchantes, saccagent et vilipendent le produit d'un long travail patiemment poursuivi. La controverse, chez Kœnig, est courtoise, comme doit l'être celle d'un vrai savant.

A côté de cette extraordinaire érudition, il faut signaler un double caractère qui est très frappant dans le livre de notre auteur : son indépendance et sa pondération en matière de critique. Il serait en effet difficile de dire de lui : il est de telle école, et non pas de telle autre. Ce que l'on est bien vite amené à reconnaître, c'est qu'il n'est inféodé à aucun parti, et qu'il ne cherche, ni à stupéfier les uns par l'audace de sa critique, ni à exaspérer les autres par la

timidité de ses conclusions. Quelques auteurs, jouant agréablement du scalpel et toujours préoccupés de découvrir au moins quelques versets inauthentiques, dans le cours d'un livre long de trois chapitres, se font forts de disséquer, avec une *maestria* digne d'un meilleur objet, tel ou tel petit prophète dont l'écrit présente pourtant, aux yeux d'un savant ordinaire, tous les caractères désirables de l'unité; on se fait ainsi, et à fort bon marché, la réputation d'un critique pénétrant, d'un homme *très fort*! Kœnig, trop respectueux de l'opinion d'autrui pour la réfuter par de simples dénégations, prend la peine de l'examiner et de la critiquer avec sérieux; on s'en rendra compte, à propos d'Osée, de Sophonie, etc. Mais, d'autre part, lorsque les objections de l'isagogique lui semblent fondées, il n'éprouvera ni embarras ni remords, à déclarer que l'opinion courante est mal fondée, et qu'il faut changer tout cela en bonne connaissance de cause. C'est ce qu'il fait, à propos d'un certain nombre de suscriptions des psaumes, par exemple; à propos du prologue de Job et des discours d'Elihou; de certaines parties du Premier Esaïe et des 27 chapitres du Second; des six derniers chapitres de Zacharie, du livre de Daniel tout entier. Je cite quelques exemples pris au hasard sans vouloir entrer ici dans l'examen de ces graves questions. Je mentionnerai comme m'ayant particulièrement intéressé, tout ce qui concerne la question de l'*état du texte hébreu*, avant et pendant l'époque massorétique; l'exposé de la question des documents du Pentateuque; celui des raisons qui ont poussé les prophètes à écrire; le résumé des questions qu'a soulevées le livre de Daniel, remarquable étude aux deux points de vue linguistique et historique; enfin les pages consacrées à établir les rapports qui doivent exister, aux yeux de celui qui étudie nos saints Livres, entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et à exposer l'idée du développement qui se poursuit de l'un à l'autre.

Ce qui me paraît constituer le mérite essentiel et le caractère spécial de l'ouvrage de Kœnig, c'est l'importance qu'il attribue à la preuve linguistique. La première partie renferme, à cet égard, des règles et des développements dans le détail desquels il ne m'est pas possible d'entrer ici, mais qui font bien connaître le prix qu'il convient d'attacher, dans l'étude des documents scripturaires, aux données grammaticales et lexicographiques. Et, à ce propos, le lecteur notera avec une réelle satisfaction les conclusions auxquelles Kœnig arrive par ce moyen. En opposition aux tendances de certaines écoles dont les affirmations, trop souvent lancées à la

légère, semblent faire loi dans divers milieux scientifiques, Kœnig, se basant sur des recherches personnelles approfondies, dont il avait déjà consigné en partie le résultat dans son *Lehrgebäude*, établit que des règles *peuvent* être posées, et que la critique des documents bibliques peut tirer des lumières très précieuses de cet ordre de preuves. Outre ce que contient, à cet égard, l'*introduction* elle-même, il faut étudier aussi ce que l'auteur a exposé dans deux de ses précédentes publications : dans sa dissertation de 1879, intitulée *De criticae sacrae argumento e linguae legibus repetito*, et, en tout dernier lieu, dans son article des *Theologische Studien und Kritiken*, 1893, second cahier : *La preuve linguistique dans la critique littéraire*. Dans ces divers écrits, Kœnig soutient que, quelles que soient les retouches qu'ait pu et dû subir, à diverses époques, le texte de l'Ancien Testament, nous pouvons, par l'étude des vestiges grammaticaux, plus encore que par celle des éléments lexicographiques, parvenir encore jusqu'aux couches profondes qui représentent à nos yeux le fond primitif et original de ce texte (*Theol. Stud. und Krit.*, p. 449) ; que les éléments grammaticaux sont ceux qui résistent le mieux à l'action du temps et aux influences étrangères, et que c'est eux, par conséquent, qu'il faut interroger d'abord, pour arriver à déterminer l'âge possible d'un document littéraire (*Theol. Stud. und Krit.* p. 455). L'ouvrage principal de Kœnig contient là-dessus le résultat de toutes les recherches, si minutieuses et si délicates, qui ont rempli ses loisirs de professeur. Je cite comme ayant une valeur très particulière à cet égard : les pages 151-154, traitant des caractères grammaticaux et des différences linguistiques du Pentateuque, et, au cours de l'étude de ces trois grands documents, tout ce qui concerne les particularités de chacun d'entre eux. Pour ne citer qu'un exemple, on est frappé de l'importance que peut revêtir l'emploi d'un simple pronom, celui de la première personne du singulier, qui est presque exclusivement *ânôkhî* dans les écrits les plus anciens, tandis que, plus on descend dans l'histoire de la littérature hébraïque, plus on rencontre souvent le terme équivalent *anî*. Cette constatation, déjà faite par Böttcher dans sa grammaire, a été confirmée de la façon la plus catégorique par les travaux de Kœnig, voyez *Theol. Stud. und Krit.*, p. 464-468, et plusieurs passages de l'*Introduction*. Ainsi, à propos du second Esaïe, Kœnig constate qu'*anî* est employé 70 fois, tandis qu'*ânôkhî* ne l'est plus que 20 fois. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails de cette partie de l'ouvrage ; je

me bornerai à dire qu'on y reconnaît la main d'un maître, et que les principes posés et développés par l'auteur (p. 150) me semblent absolument incontestables et dignes d'être appliqués en toute confiance. Or, nous ne le savons que trop, rien n'est plus difficile que d'être modéré, dans l'emploi de la preuve linguistique, et nous avons vu se produire trop d'exagérations et d'abus dans ce domaine, pour n'être pas rendus circonspects dans l'usage que nous faisons des données grammaticales et lexicographiques. Kœnig lui-même met les isagogistes en garde contre les conclusions exagérées qui ont cours aujourd'hui; il montrera, par exemple, que le fait de l'emploi d'un même terme ou d'une même expression, par deux auteurs déterminés, ne saurait impliquer la simultanéité de date, ou même l'identité des auteurs (p. 359). L'exagération contraire existe, d'ailleurs; à côté de ceux qui attribuent à la preuve linguistique une valeur trop exclusive, il y a ceux qui, de parti pris, font fi de toutes les données de cet ordre et qui, d'un trait de plume, décrètent souverainement la date à assigner aux écrits de l'Ancien Testament... comme s'il n'existait aucune possibilité de poser les jalons de l'histoire de la langue hébraïque, comme si, dans la détermination des époques littéraires, nous en étions toujours réduits à des impressions purement subjectives! Il faut voir, à ce propos, de quelle façon justement sévère et avec quelle rigueur scientifique Kœnig répond aux affirmations, aux *neoum* de l'école Havet-Maurice Vernes, qui traite comme on le sait, si cavalièrement tout ce qui gêne ses hypothèses aventureuses! Il y a dans l'Introduction (pages 298-300), comme dans l'article des *Theol. Stud. und Krit.* (p. 478-479), une réfutation parfaite des conclusions de cette école.

Kœnig s'est placé, dès l'abord, sur le terrain de l'indépendance critique, dans son appréciation des textes et des faits et, certes, il n'encourt pas le reproche d'atténuer ou de dissimuler les graves problèmes que soulèvent certains livres du canon hébreu. Et, cependant, la lecture de son ouvrage produit sur la pensée un effet à la fois rassurant et encourageant, parce que, dans la personne de l'auteur, on sent un esprit aussi impartial au point de vue scientifique que bien qualifié au point de vue religieux. Nous sommes donc tout naturellement amenés à faire un grand nombre de constatations réellement bienfaisantes, au cours de cette investigation d'une allure si vigoureuse et si pondérée. Il nous plaît, par exemple, de voir un savant de l'autorité de Kœnig réduire aux plus justes proportions le nombre de ces corrections tendentielles que, d'après

certain auteurs, juifs et chrétiens auraient tour à tour introduites dans le texte hébreu, de manière à défigurer ce texte et à lui enlever à nos yeux tout caractère d'originalité (p. 85-87). Nous éprouvons de la satisfaction à devoir reconnaître que le Pentateuque, malgré la diversité d'origine, de date et de tendance des documents qui ont servi à le former, repose sur une base historique qui doit être regardée comme sérieuse (p. 186); à entendre Kœnig déclarer que les écrits des prophètes ne semblent pas avoir subi, de la part des scribes d'après l'exil, ces retouches, ces remaniements auxquels certains critiques tiennent tant (p. 297); nous sommes heureux d'apprendre que, malgré tout, il reste encore un bon nombre de psaumes dont l'origine davidique n'est point douteuse (p. 297), etc., etc.

Il est impossible de supposer qu'un ouvrage de cette importance, qui repose sur un ensemble d'études aussi étendues et aussi complexes, et qui traite de matières si controversées, ne prête pas par bien des côtés, le flanc à la critique. Discuter ici les opinions développées par l'auteur serait, je l'ai dit déjà, à la fois impossible et hors de place. Mais, comme il s'agit d'un *Lehrbuch*, c'est-à-dire d'un manuel destiné aux étudiants en théologie et à ceux de MM. les pasteurs qui, à la fin de leurs semestres, n'ont pas dit un éternel adieu à leur bible hébraïque, il n'est point indifférent de rechercher si l'ouvrage répond en tous points au but qu'il doit atteindre. Qu'il me soit donc permis d'insister sur quelques critiques de détail, qui me semblent avoir ici leur place. — L'ouvrage est d'une excellente exécution typographique, imprimé en deux caractères de grosseur différente, l'un pour le texte proprement dit et l'autre pour les notes, très nombreuses, qui occupent le bas des pages. La correction de l'impression est remarquable, et l'*Antibarbarbus* (pour *Antibarbarus*) de la page 139 constitue une coquille rarissime. Il est regrettable, pourtant, que, dans le texte même, les indications bibliographiques soient encore si nombreuses, et que de fréquentes parenthèses et phrases incidentes viennent couper le fil de la lecture. L'impression de clarté dans l'exposition souffre parfois de cette accumulation et de ces arrêts; il faut une concentration énergique de l'attention, pour ne pas perdre de vue les points de départ et d'arrivée de la pensée de l'auteur. Il n'est, en outre, pas toujours facile de saisir pourquoi l'auteur, après avoir, dans une énumération par 1^o, 2^o, 3^o, commencé avec l'emploi du gros type d'imprimerie, passe tout à coup aux caractères plus petits; il veut sans doute indiquer par là qu'il attache une importance

particulière à ce qui vient d'être dit et qu'il relègue au second plan ce qui va suivre. Mais, il est précisément des cas dans lesquels cette appréciation de la valeur respective attribuée aux diverses parties d'un développement, me paraît contestable ; ainsi, p. 319-320, à propos des parties du premier Esaïe qui doivent être refusées à ce prophète.

Puisque je parle ici de la disposition matérielle de l'ouvrage, je dois exprimer encore mon regret de ce que les différentes parties de la tractation n'aient pas été marquées extérieurement d'une façon plus visible ; de ce que, par exemple, l'auteur nous fait passer de la catégorie des prophètes à celle des hagiographes, sans insérer le moindre arrêt dans la suite de son texte : du § 82 (mode de formation du livre de Daniel) au § 83 (questions de critique textuelle des psaumes), il n'y a aucune indication. En outre, il est un mince détail de lecture qui est bien incommodant ! Kœnig, pour indiquer la prononciation gutturale de la consonne *ain*, se sert dans ses transcriptions, d'un signe ʾ, qu'il place avant la lettre en question et qui doit représenter « un double esprit doux » (p. 563). Le moyen est, sans doute, justifiable, mais le résultat en est plutôt fâcheux, au point de vue de la clarté de la lecture.

Si nous passons, maintenant, à quelques observations ayant trait au fond même de l'ouvrage, nous nous demanderons si l'ordre chronologique que Kœnig a mis à la base de son étude des divers livres de l'Ancien Testament, est bien logique, dans un ouvrage de ce genre. Pour les prophètes, il commence donc par Amos, pour finir par Daniel. C'est là une opinion éminemment subjective, bien qu'elle soit partagée par un groupe considérable d'isagogistes. D'autres auraient commencé par Joël, d'autres encore par Abdias, que l'on crut longtemps le plus ancien de tous les prophètes écrivains. Il y a donc là un élément incertain, qui ne saurait fournir le point de départ de l'étude isagogique des livres de l'Ancien Testament. On dira que cette succession chronologique permet à l'étudiant de confier plus facilement à sa mémoire la suite assez longue des écrits prophétiques. C'est possible. Mais la question est précisément de savoir si, pour obtenir un résultat pratique de ce genre, il est loisible de préjuger la question scientifique et de la trancher dans un sens purement individuel. A cet égard, je me permets de faire mes réserves expresses.

Pour ne pas allonger davantage, je voudrais exprimer ici quelques desiderata et relever différents points qui ne m'ont pas paru

traités avec toute l'ampleur nécessaire, étant donnée la portée considérable de l'ouvrage de Kœnig. Dans l'étude des versions anciennes, envisagées comme témoins de l'état primitif du texte, j'aurais voulu voir exposer plus au long la question des targûms; nous n'avons qu'un résumé, trop écourté, de cette littérature considérable qui représente la tradition herméneutique de la Synagogue des premiers siècles de notre ère (p. 99 et suivantes). La question, si controversée et si capitale, du *manuscrit archétype* hébreu, de cette copie sur laquelle se seraient faites toutes les autres et que Paul de Lagarde place à l'époque de l'empereur Adrien (2^e siècle ap. J.-C.), me semblait aussi mériter plus de développements, si je considère l'importance que Kœnig attribue à tout ce qui est critique textuelle. L'exposé historique des études relatives au Pentateuque, a été réduit à des proportions décidément trop restreintes, et cependant, il n'est pas indifférent de savoir par quelles phases successives, longues et laborieuses, on a passé pour en arriver à la situation actuelle; tout le monde n'a pas sous la main le bel ouvrage de M. Westphal, ou tel autre consacré à l'historique du sujet! Ce qui concerne le second Esaïe ne m'a pas semblé, non plus, traité avec tous les développements nécessaires, bien que nous ayons là une étude des plus intéressantes et des plus claires (p. 321 et suiv.). Mais, quand je relève la place assignée, dans l'ouvrage de Kœnig, à l'examen des livres d'Esdras, de Néhémie et d'Esther, je ne crois pas me tromper en disant qu'il y a disproportion des uns aux autres. J'ai été surpris, d'autre part, de devoir constater que les rapports qui existent entre les derniers chapitres d'Ezéchiel et certaines parties du Lévitique, avaient été presque entièrement passés sous silence; six lignes à la page 235, et c'est tout! Enfin, dans l'esquisse, d'ailleurs si exacte, des études isagogiques et exégétiques chez les juifs et les chrétiens, j'aurais souhaité qu'il fût rendu justice aux admirables travaux de Calvin, plus et mieux que cela n'a été fait. Car si, dans l'histoire des productions exégétiques du XVI^e siècle, il est un homme qui mérite la première place, c'est lui, et l'Allemagne savante a bien su, de tout temps, apprécier ses commentaires, si remarquables par la profondeur de la pensée et par le génie herméneutique de leur auteur. Là encore, je compte quelques lignes seulement, trop courtes, eu égard à la valeur de l'homme dont elles doivent caractériser les écrits.

Ce sont là les quelques points que je désirais relever, et l'on reconnaîtra qu'ils ne sont point de nature à faire tort à l'œuvre

si remarquable dont ils constituent les déficits inévitables. J'ai hâte d'en revenir à l'expression du sentiment qui domine en moi, après la lecture de l'ouvrage de Kœnig. Ce sentiment est mêlé de gratitude et d'admiration. C'est une œuvre de premier ordre que nous a offerte l'éminent professeur de Rostock, une œuvre qui fait honneur à l'Allemagne savante et croyante, cette Allemagne à laquelle nous devons tant. Souffle élevé, pensée large et vigoureuse, précision scientifique absolue, voilà, me semble-t-il, ce qui caractérise l'ouvrage que nous venons d'analyser. Il aura certainement, chez tous ceux qui sont à même de comprendre la gravité des questions bibliques, telles que les a soulevées et posées notre époque, tout le succès qu'il mérite pleinement. Il sera particulièrement bien accueilli dans nos pays, car il répond à ces tendances de critique modérée qui, heureusement, prédominent encore chez nous. Il vient même fort à propos. En effet, depuis quelque temps, l'intérêt se réveille, sur ces sujets restés trop longtemps en souffrance; je n'en veux pour preuve que le travail si lucide et si captivant que M. le professeur Vuilleumier a présenté récemment à l'une de nos sociétés pastorales suisses, et qui a été publié ici-même. A la vue de ce qui a été accompli depuis 20 ans dans le domaine de l'Ancien Testament, beaucoup s'étonnent et se trouvent transportés dans un monde tout nouveau pour eux. Mais la curiosité a été excitée; c'est un grand point acquis. Il s'agit maintenant de la satisfaire, car c'est une louable et sainte curiosité. Pour atteindre ce but, des articles de journaux, des résumés et des aperçus ne suffiront pas; il faut plus et mieux que cela. Or, je ne sache pas que, pour le moment, nous puissions espérer de voir paraître une introduction à l'Ancien Testament originale, en langue française: je le déplore, mais qu'y faire? Si l'on ne veut pas produire, que l'on se mette, au moins, à traduire!

A. J. BAUMGARTNER.

H. SCHOEN. — LES ORIGINES HISTORIQUES DE LA THÉOLOGIE
DE RITSCHL¹.

M. Henri Schön, qui avait publié déjà, il y a six ans, au moment où l'on menait grand bruit autour de l'hypothèse Vischer,

¹ Paris, Fischbacher, 1893. 158 pages.

une intéressante étude sur *l'Origine de l'Apocalypse*, vient de faire paraître un nouveau travail sur *les Origines historiques de la théologie de Ritschl*. Il s'est proposé de déterminer les influences qui ont agi sur le grand théologien de Göttingue, de faire le départ entre les éléments originaux de son œuvre et ceux qu'il a empruntés à ses prédécesseurs. Même l'érudite Allemagne, si féconde en productions théologiques, si prompte à découvrir les problèmes et si patiente à les creuser, avait jusqu'ici négligé ce travail. C'est M. Schœn, un français, qui a eu le mérite de l'entreprendre.

Voici un résumé de son étude.

A la base du système, nous avons une théorie de connaissance, qui résulte d'une tentative de synthèse entre Kant et Lotze. Ritschl oscille entre la thèse kantienne qui déclare inconnaissable la chose en soi, et le désir de maintenir, avec Lotze, une certaine objectivité des choses. En réalité, il est resté un disciple plus fidèle de Kant que de Lotze, avec une tendance à l'idéalisme de Fichte.

De ces prémisses philosophiques découle une méthode théologique. « Repousser la métaphysique et la religion naturelle hors du domaine propre de sa dogmatique, proclamer que la foi du chrétien est indépendante des résultats variables et accidentels de la philosophie, de la critique historique et des sciences naturelles, faire reposer la religion uniquement sur la révélation divine, tel est le programme de l'école nouvelle toute entière. » Cette tendance à isoler la religion pour la faire reposer sur sa propre base n'est pas nouvelle. Nous la trouvons déjà chez Kant, Tieftrunk, surtout chez Schleiermacher. Ritschl déclare avoir acquis sa méthode à l'école de ce théologien, mais il lui reproche de n'être pas resté fidèle au programme qu'il s'était tracé. Schneckenburger par sa conception pratique et sociale du christianisme, Biedermann par la séparation qu'il établit entre le domaine de la connaissance théorique et le domaine de la conscience, ont rassemblé des matériaux que Ritschl devait plus tard utiliser.

Quelles seront les sources de la dogmatique ? Les précurseurs de Ritschl s'appuient sur la révélation, mais leur tort est de faire trop peu de cas de l'Ancien Testament (Semler, Kant, Schleiermacher). Le progrès des sciences historiques réclamait une revision sur ce point, et l'originalité du professeur de Göttingue a consisté à montrer que la religion du Christ ne pouvait se comprendre indépendamment du judaïsme.

« Reconnaître l'insuffisance des preuves traditionnelles de l'exis-

tence de Dieu... remplacer les notions traditionnelles de la colère, de la justice et de la sainteté divines par cet amour infini, » tels sont les traits les plus caractéristiques de la doctrine ritschlienne de Dieu. Pour l'une et l'autre de ces thèses, Ritschl a largement profité des travaux antérieurs. Son point de départ est emprunté à la critique kantienne. Schleiermacher, lui aussi, avait éliminé de sa dogmatique les preuves métaphysiques, pour les remplacer par le sentiment d'absolue dépendance. En même temps, la doctrine des attributs divins s'était transformée. Schleiermacher et ses successeurs (Hasenkamp, Menken) avaient repris les attaques des rationalistes contre la notion scolastique du juge irrité, tandis que Diestel, Hitzig, Hermann Schultz, de Baudissin, fournissaient une base exégétique à l'idée qui consiste à dissoudre la justice et la sainteté dans l'amour infini.

La christologie de Ritschl n'est qu'« un anneau dans la chaîne d'une longue évolution. » Dès la fin du XVIII^e siècle, le prestige des attributs métaphysiques du Christ va en diminuant. Les supranaturalistes (Dœderlein, Morus, Storr) jettent par-dessus bord le dogme de la *communicatio idiomatum*. Les rationalistes font un pas de plus, et envisagent le Christ comme un membre de l'humanité. La christologie abstraite de Kant contribue à poser les termes du problème que Ritschl devait plus tard s'appliquer à résoudre. Des régions glacées de l'idée pure, il fallait redescendre sur le terrain de l'histoire. De Wette énonce une idée qui deviendra le pivot de la christologie ritschlienne. La fondation du royaume de Dieu est le but que se propose le Père céleste en donnant son Fils au monde. Enfin, Schleiermacher pose le problème dans les mêmes termes que Ritschl : de ce que Jésus a fait, déduire ce qu'il a été.

« Avec le royaume de Dieu, nous abordons l'idée centrale de toute la dogmatique de Ritschl... et cependant il n'a pas été le premier à signaler l'importance de cette idée. » Kant déjà parle d'une vaste association morale, destinée à préparer la victoire finale du principe du bien. Schleiermacher insiste sur le caractère théologique de ce royaume, mais aucun de ses successeurs immédiats n'a compris l'importance de cette idée, à l'exception de Théremin, que Ritschl considère comme son unique précurseur. Dès 1866, les travaux sur le sujet deviennent nombreux (Hanne, Holtzmann, Lipsius, Wittichen), et doivent avoir exercé une certaine influence sur le développement de la pensée de Ritschl. Ce qui, chez lui, est tout à fait nouveau, c'est cette affirmation : une révélation spéciale a été néces-

saire pour permettre à l'homme d'arriver à l'idée d'un royaume de Dieu sur la terre.

En face du royaume de Dieu, se dresse le royaume du péché. « Transformer l'ancien dogme du péché originel, affirmer l'innocence primitive de l'enfant et rapprocher le mal de l'ignorance, tel est le double but de notre dogmaticien. » Les sociniens et les arminiens, Semler, Whitby, Eberhard et Tœllner, lui fournissent les principaux arguments de sa polémique contre le péché originel. Il complètera les observations des rationalistes par les idées profondes de Kant sur la responsabilité morale, et reprendra cette thèse capitale de Schleiermacher : le péché ne se comprend que lorsqu'on voit en lui un mal social.

Toutes les parties de la théologie de Ritschl sont orientées vers un seul but : le problème de la justification. C'est ici surtout qu'il a profité des travaux de ses prédécesseurs. La doctrine socinienne présente déjà quelques-uns des traits les plus caractéristiques de son système : *Deus ex pura gratia et misericordia nos justificat*. F. Socin rejette la notion d'une équivalence juridique. Tœllner abandonne l'idée d'une valeur substitutive accordée à la mort de Jésus, et met en lumière la différence capitale qui sépare les exigences du code de celles de la loi morale. Kant exerce dans le même sens une influence plus décisive encore en exposant scientifiquement les idées de liberté et de responsabilité qui sont à la base de toute théorie de la Rédemption. En face du moralisme kantien comme en face du symbolisme de de Wette, le romantisme (Schleiermacher) insiste sur le côté mystique de la religion, et fraie la voie à Ritschl par ses exagérations comme par ses avantages. Enfin, parmi les contemporains, Hofmann, au sein du luthéranisme orthodoxe et sans quitter « l'uniforme de son armée, » tente une synthèse parallèle à celle de Ritschl et brise les chaînes de la tradition.

Dans sa conclusion, M. Schœn envisage le théologien de Gœttingue comme « un génie essentiellement éclectique, réunissant dans une vaste synthèse la plupart des résultats lentement acquis par plusieurs générations de philosophes et de dogmaticiens. »

L'autonomie de la dogmatique chrétienne, l'importance du royaume de Dieu, la polémique contre une conception purement juridique de la Rédemption, telles sont, d'après notre auteur, les thèses les plus heureuses de la théologie de Ritschl. Or il se trouve que toutes avaient été énoncées avant lui. Celles en revanche qui lui sont propres réclament toutes un correctif à cause de leur exa-

gération : polémique trop vive contre la métaphysique, négation de la colère de Dieu, théorie de la justification et de la réconciliation.

Si l'on prenait au sérieux l'épigraphe de Taine que M. Schœn a placée en tête de son livre « les productions de l'esprit humain comme celles de la nature vivante *ne s'expliquent que* par leur milieu, » il deviendrait difficile de distinguer, comme il le fait, entre les éléments étrangers et les éléments originaux d'un système, difficile surtout de reprocher à Ritschl de n'être pas un génie « absolument novateur » (p. 143). Mais rassurons-nous, M. Schœn ne tient pas outre mesure au *ne...que* ; il nous paraît qu'il eût mieux fait de le supprimer, pour éviter de donner à son travail une apparence déterministe nullement justifiée. Du reste, rassembler des *membra disjecta* pour les animer d'un souffle nouveau, n'est-ce pas déjà faire œuvre de novateur ?

Le travail de M. Schœn est fait dans un excellent esprit. L'auteur se meut dans cette sphère élevée où ne parvient pas l'écho des luttes âpres et passionnées. La sobriété de son langage et de ses appréciations, l'impartialité sincère dont ses recherches sont empreintes, attirent d'emblée la confiance du lecteur. Il s'agit, on le sent, non point d'une œuvre de parti, mais d'une œuvre de science, poursuivie avec une érudition et une compétence qui permettent de beaucoup augurer de l'avenir.

ROBERT FAVRE.

ROGER HOLLARD. — FOI ET DEVOIR ¹.

Sous ce titre, M. le pasteur Hollard publie *quatre discours sur les rapports de la religion et de la morale chrétiennes*, qu'il a prononcés dans la chapelle du Luxembourg, à Paris, aux mois de février et de mars de la présente année.

Quand, dit-il dans sa conclusion, l'Eglise de Jésus-Christ sur la terre en sera venue à se montrer digne de sa vocation, « quand le devoir et quand la foi apparaîtront en elle dans une union vivante et magnifique, — la foi inspirant le devoir, le devoir s'élargissant dans la mesure où il ira prendre plus haut sa raison, son but et sa force, — alors il n'y aura plus besoin de faire, surtout en des temples chrétiens, des discours pour prouver les liens qui unissent

¹ Paris, librairie Fischbacher. IX et 122 pages.

la foi et le devoir. La vie des chrétiens suffira à cette démonstration. Alors les hommes de bonne volonté, les hommes avides de justice et de charité iront d'eux-mêmes chercher, où elle se trouve, la source de la justice et de la charité, et le règne de Dieu sera moins lent à venir sur la terre. »

En attendant que nous en soyons là, il est bon, il est nécessaire de recourir à la parole et à la plume pour démontrer le bien fondé de cette affirmation « que la morale chrétienne ne se peut séparer de la religion chrétienne que par une sorte de violence dont la conséquence serait notamment de dépouiller la morale chrétienne de son caractère propre et de sa vertu. » Cela est nécessaire surtout à une époque comme la nôtre, où l'on voit renaître une fois de plus la prétention déjà ancienne de garder la morale de l'Évangile tout en laissant de côté sa religion. Marquer, en regard de cette prétention, les rapports qui unissent, en principe, et qui doivent unir, en fait, la foi et le devoir : c'est à quoi sont consacrés les quatre discours que nous avons le plaisir de recommander à nos lecteurs.

Après avoir, dans le premier, posé *la question* telle qu'elle se présente aujourd'hui, l'auteur constate le lien organique de la morale et de la religion, d'abord à la lumière de l'*Évangile* même, ensuite à la lumière de l'*histoire*. Il montre enfin que si le devoir et la foi apparaissent si étroitement unis l'un à l'autre dans l'Évangile, particulièrement dans le témoignage de Jésus-Christ, et dans la vie des héros de la sainteté chrétienne, c'est que *la nature humaine* elle-même réclame impérieusement une telle union, c'est que, « séparer la foi chrétienne du devoir chrétien, la morale de Jésus-Christ de la religion de Jésus-Christ, ce n'est pas seulement déchirer en deux l'Évangile et ce qu'il y a de plus grand dans l'histoire morale de l'humanité, c'est déchirer en deux l'homme lui-même. »

Les discours de M. Hollard nous ont fait penser à cette « parole prononcée au moment opportun, » dont il est dit qu'elle est semblable à « des pommes d'or dans une corbeille d'argent. » Puissent-ils atteindre plus d'un de ces « hommes de bonne volonté, avides de justice et de charité », à qui la morale de l'Évangile « s'impose par sa nécessité et par son évidence, » mais qui se la figurent séparable de « ces éléments religieux qui font partie intégrante de sa nature », qui en constituent la profonde originalité, « en même temps qu'ils expliquent le caractère unique de sa puissance. » Puisse surtout la méditation de ces pages éloquentes, de cette parole large, sobre et

virile, avoir pour effet de pénétrer tout de nouveau les chrétiens à qui elles parviendront de cette conviction-ci : c'est que « nous ne serons vraiment puissants pour répondre au doute » concernant le rapport nécessaire entre la foi et le devoir « que lorsque ce rapport éclatera, vivant, en nous, c'est-à-dire, quand nous élèverons en face de notre génération le témoignage d'une foi plus ardente dans une vie plus fidèle. »

R.

ŒHNINGER. — PORTRAITS EN MINIATURE ¹.

L'auteur de ces « miniatures » n'est pas le premier venu. Assez connu, dans la Suisse allemande et au-dehors, par diverses publications théologiques et pratiques qui dénotent un esprit aussi cultivé qu'original, il a la spécialité d'être à la fois pasteur de l'Eglise nationale du canton de Zurich et affilié — on ne voit pas clairement à quel titre — à l'Eglise dite apostolique, plus connue sous le nom d'irvingienne. Son activité pastorale et littéraire et, plus encore, le caractère en quelque sorte œcuménique, catholique au sens large du mot, de sa piété, le besoin qu'il éprouve d'entrer en contact avec des chrétiens de toute nuance et de rendre justice à la vie chrétienne sous quelque forme qu'elle se présente, l'ont mis en relation avec toute sorte de gens, avec — comme il le dit dans le sous-titre de son livre — des représentants d'églises et de tendances diverses.

Le digne pasteur a cru bien faire en nous communiquant ses souvenirs personnels et en ouvrant son secrétaire pour en tirer à notre usage des extraits de sa correspondance. Il nous fait faire le tour de ses nombreuses connaissances, voire même des membres de sa propre famille. Parfois ses confidences vous mettent presque mal à l'aise, tant elles sont intimes. On a le sentiment d'être pour ainsi dire, malgré soi, le complice de plus d'une indiscretion, surtout quand il transcrit en toutes lettres des jugements portés par des hommes encore vivants sur d'autres personnages non moins vivants, jugements qui n'étaient évidemment pas destinés à la publicité. Après cela, quoi qu'on en ait, on ne peut s'empêcher d'éprou

¹ *Miniaturbilder* aus persönlichem Verkehr mit Vertretern verschiedener Kirchen und Richtungen. Von Friedrich Œhninger, Pfarrer in Laufen am Rheinfall. — Bâle, Adolf Geering, 1893, VII et 256 pages.

ver une réelle sympathie pour un homme qui vous ouvre si libéralement et, dirai-je, avec tant de candeur les portes de son intérieur. Nous autres *welches* ne sommes pas accoutumés à pareille familiarité.

D'ailleurs, ces mémoires et confidences ne manquent pas d'intérêt, tant s'en faut. C'est une véritable galerie de portraits infiniment variés. On y voit défiler tour à tour catholiques, — tant romains, qu'anti-infaillibilistes, — luthériens et réformés; libéraux et orthodoxes, israélites et libres-penseurs, moraves et baptistes, darbystes et irvingiens, adventistes et salutistes, mormons et spiritistes; actrices et diaconesses; ouvriers et millionnaires; théologiens de toute nuance, depuis Biedermann jusqu'à Thiersch, et orateurs de conventicules; naturalistes et juristes, etc. etc. Chemin faisant, on aborde ou effleure toute espèce de questions, y compris l'inévitable question du ritschlianisme, on remue toute sorte d'idées, on apprend une foule de choses bonnes à savoir et dont plusieurs prêtent à de très sérieuses réflexions.

Somme toute, lecture attrayante et suggestive, et qui ouvre des jours fort intéressants sur l'histoire de l'Eglise contemporaine, principalement en pays suisse et allemand. Mais ce qui demeure énigmatique au milieu de tout cela, et un véritable signe des temps étranges où nous vivons, c'est la situation ecclésiastique de l'auteur à laquelle nous faisons allusion en commençant. Il y a là, nous l'avouerons ingénument, un phénomène d'alliance évangélique qui passe notre étroite compréhension.

V. R.

REVUES

REVUE PHILOSOPHIQUE.

Août.

A. Penjon : Le rire et la liberté. — *G. Mouret* : Le problème de l'infini. I. La relativité (fin). — *V. Egger* : Jugement et ressemblance (fin). — *G. Belot* : Sur la définition du socialisme. — *Novicow* : La lutte entre les sociétés. Lettre à M. G. Tarde. — Analyses et comptes rendus. — Périodiques étrangers.